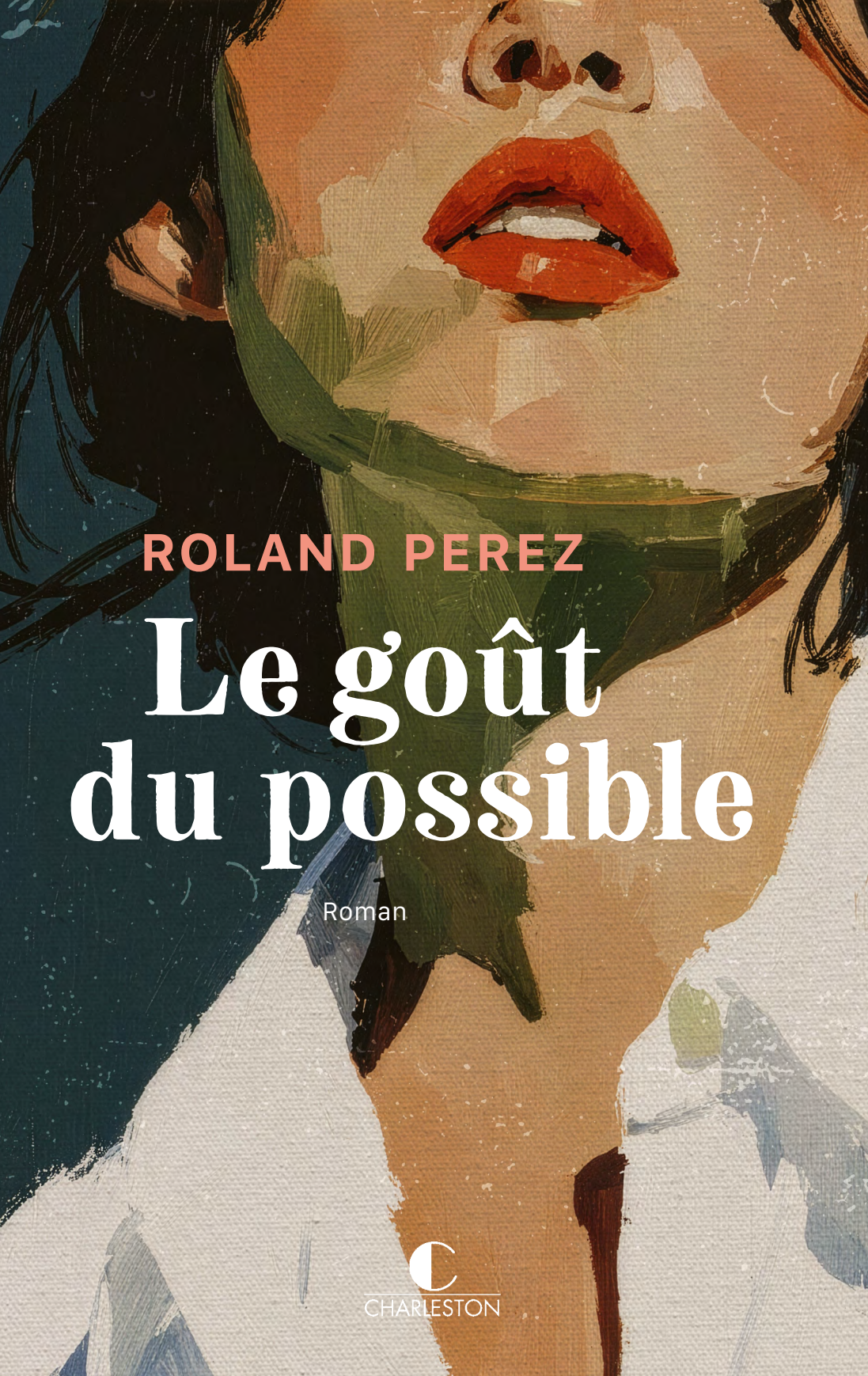


An abstract, expressive painting of a person's face and neck. The face is rendered in warm, earthy tones of orange, brown, and beige. The lips are a vibrant, saturated red. The neck and lower face are painted with thick, dark green and blue strokes. The background is a mix of dark blue and white, with visible brushstrokes and a textured, painterly quality.

ROLAND PEREZ

Le goût du possible

Roman


CHARLESTON

Il n'est jamais trop tard pour changer sa vie.

Louise croyait sa vie écrite. Un mari qu'elle aime. Trois enfants. Une famille solide. Une existence bâtie patiemment après le dramatique accident de voiture qui, à dix-huit ans, lui a arraché ses parents. Alors pourquoi cette impression persistante d'avoir laissé une partie d'elle-même derrière elle ?

À quarante et un ans, elle décide de reprendre des études de médecine pour devenir pédiatre. Dans son entourage, la nouvelle fait l'effet d'une onde de choc. Anouck, sa fille aînée, lui reproche de vouloir vivre la jeunesse qu'elle est en train de construire. Arnaud, son mari, voit peu à peu leur équilibre se fissurer. Sa belle-mère, féroce et intransigeante, prédit son échec. Seule Rachel, sa grand-mère, la soutient.

Heureusement, le destin va mettre sur sa route des rencontres inattendues. Car en osant emprunter un nouveau chemin, Louise pourrait bien trouver davantage que ce qu'elle était venue chercher.

Entre passions, loyautés, deuils, transmission et seconde chance, Roland Perez signe un roman profondément humain sur les rêves que l'on croit perdus, la liberté de se réinventer et le courage qu'il faut parfois pour tout recommencer.

ISBN : 978-2-38529-570-7



9 782385 295707

19,90 €

Prix TTC France

Rayon : Littérature française

Design : Constance Clavel

Photo : Illustration © Guillermo Arias




CHARLESTON

www.editionscharleston.fr

LE GOÛT DU POSSIBLE

Du même auteur :

En quête de vie privée, First, 1995

Ma mère, Dieu et Sylvie Vartan, éditions Les Escales, 2021

Ma mère, Dieu et Litzie, éditions Les Escales, 2023

Bonne fête des mères, Papa !, éditions Les Escales, 2025

© Roland Perez, 2026

© Charleston, une marque des éditions Leduc, 2026

76, boulevard Pasteur

75015 Paris - France

www.editionscharleston.fr

ISBN : 978-2-38529-570-7

Conseil éditorial : Françoise Smadja et Romuald Premier

Maquette : Camille Carlos

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Facebook (Éditions. Charleston), sur Instagram (@editionscharleston) et sur TikTok (@editionscharleston) !

Charleston s'engage pour une fabrication écoresponsable !

Amoureux des livres, nous sommes soucieux de l'impact de notre passion et choisissons nos imprimeurs avec la plus grande attention pour que nos ouvrages soient imprimés sur du papier issu de forêts gérées durablement.

Roland Perez

LE GOÛT DU POSSIBLE

Roman



PROLOGUE

LA QUESTION REVENAIT COMME UNE GIFLE enrobée de sourire.

Pas la gifle qui claque. La gifle mondaine : douce à l'extérieur, brûlante à l'intérieur.

Toujours la même, toujours au même moment, toujours prononcée avec cette microseconde de suspension, comme si l'on déposait une assiette en porcelaine... alors qu'on vous jette un seau d'eau froide sur la tête :

— Et vous, Louise... que faites-vous ?

Ces mots sortaient de bouches parfaitement hydratées, alignées, blanchies, de femmes si lisses qu'elles semblaient imprimées sur papier glacé. Des femmes qui ne transpiraient jamais, même en été. Des femmes dont le vocabulaire était fait de « projets », de « planning », de « développement », et d'un autre mot, aussi discret qu'un poison : « vous ».

Louise y survivait par habitude. Par endurance même.

Comme on s'habitue au cliquetis d'un radiateur : au début ça agace, puis on compose, on fait avec,

on s'endort quand même... jusqu'au soir où, sans prévenir, le bruit devient insupportable. On se redresse dans le lit, les nerfs à vif, et on se dit : « Non. Là, c'est trop. »

Ce soir-là, justement, la vie de Louise – quarante et un ans, trois enfants, épouse apparemment comblée d'Arnaud, homme d'affaires accompli – allait basculer.

Non pas dans un geste brutal. Pas une scène de vaisselle qui vole, pas une porte qui claque, pas un drame spectaculaire qui ferait dire aux voisins : « On le sentait. »

Non.

Un glissement intérieur. Profond. Irréversible. Le genre de basculement qu'on ne photographie pas, mais qui change tout : l'instant où l'on cesse d'être un meuble dans sa propre maison. Un basculement d'été, comme un orage annoncé depuis trop longtemps : au début, l'air est lourd, on se dit qu'il fait juste chaud... Puis le ciel se tait, et la première goutte tombe exactement là où ça fait mal.

Cette famille, jolie, rangée, presque exemplaire dans son bonheur tranquille, allait soudain découvrir que rien n'est jamais acquis.

Surtout quand une femme se réveille – enfin.

Le dîner de trop

LOUISE AURAIT DÛ SE MÉFIER au moment où elle avait vu la tenue d'Arnaud. Une lueur froide filtrait à travers les voilages du salon, ce genre de lumière qui écrase un peu l'espoir et sculpte le mobilier plus qu'il n'enchanté la pièce.

Les abat-jour diffusaient une chaleur artificielle, parfumée par la cire d'abeille – une odeur de fin de journée à la fois familière et vaguement indifférente.

Son mari ne mettait jamais une chemise bleu nuit pour un dîner « simple entre amis ». La chemise bleu nuit, c'était son uniforme de conquête : celle qui faisait ressortir ses yeux – cet éclat d'acier dans la chaleur du visage –, celle qui disait « j'arrive », celle qui faisait croire qu'il sortait d'une publicité pour réussite masculine. Quand il la boutonnait, c'était comme un rituel, une armure invisible, odeur de lessive coûteuse et

de menthe fraîche du dernier dentifrice. Traduction : il y aurait des gens importants, il allait parler trop fort, elle passerait la soirée à sourire comme une hôtesse d'accueil sous Xanax... mais sans le Xanax, parce qu'elle avait trois enfants à gérer le lendemain et une dignité à sauver, si possible.

— Tu es prête ? lança-t-il depuis le hall, impatient, déjà coiffé comme si une équipe de maquilleurs courait derrière lui avec un spray fixant et un ego à raviver.

Louise ajusta sa robe devant le miroir, la fraîcheur de la soirée s'insinuant dans un soupir sous la porte. La petite robe noire. Élégante, efficace. Celle qui disait : « Je fais un effort mais je ne dérange pas. » Le tissu, caressant la peau, tombait droit – ni trop moulant, ni trop ample –, l'exacte frontière entre la discrétion et la disparition.

Elle aurait aimé déranger un peu. Déranger vraiment. Être un grain de sable, une phrase de trop, une mèche rebelle sur une photo officielle. Cette envie de fendre la foule, de manger les codes, de griffonner des mots oubliés dans la nuit, elle l'enfermait à clé soigneusement dans une boîte avec le reste de ce qui la faisait vibrer.

Depuis vingt ans, elle avait appris à être un élément du décor – un joli décor, oui, mais un décor quand même. Elle savait exactement où se placer dans une pièce : pas au centre, pas trop dans l'ombre, à l'endroit où l'on vous voit sans vous regarder. Cette science de l'effacement lui venait de loin, transmise en gestes minuscules par la génération précédente.

Disparaître fluide.

Sur le trajet, Arnaud parlait déjà. Il parlait comme on chauffe un moteur : une montée en régime progressive. Sa voix remplissait l'habitacle, rebondissait sur le cuir des sièges, tressaillait avec les pavés de la chaussée sous les roues du SUV. Louise, elle, regardait les lumières

de la ville glisser sur les vitres, pluie en filigrane déformant les réverbères et les néons. La radio de la Pontiac crachait du jazz assourdi. Elle sentit ce petit nœud familier au creux de l'estomac : celui des soirs où elle allait se résumer en une phrase. Ce n'était pas de la peur. Plutôt une résignation tendue, une lente glaciation du cœur, là où, depuis toujours, la nuit avalait le rêve.

L'appartement de l'avocat d'Arnaud, où ils furent accueillis, avait ce léger parfum des vieilles fortunes : le bois ciré, les fleurs trop bien disposées, l'air légèrement froid d'un intérieur où l'on ne vit pas vraiment mais où l'on représente. Les murs trop blancs. Les fauteuils trop design. Les sourires trop larges.

Le genre d'endroit où même les coussins semblent juger votre posture. On n'ose pas vraiment s'adosser, ni parler fort, ni renverser un verre sur l'épais tapis crème dont le motif bleu rappelait à Louise les volets de la maison de son enfance, là où tout sentait encore la confiture et l'insouciance perdue.

La maîtresse de maison, Camille – femme longiligne, brushing en apesanteur, décolleté calibré – surgit d'un pas glissé, chaussée de talons que l'on n'entendait même pas mordre le parquet.

— Arnaud ! Enfin !

Elle lui déposa deux bises aussi sonores que des applaudissements. Le genre de bises qui disent « Je suis ravie », mais surtout : « Je suis là, moi aussi. »

Entre-temps, une odeur légèrement mentholée de crème à la rose flottait autour d'elle, élégamment distante.

Puis elle se tourna vers Louise avec un sourire de fin de solde :

— Et toi, ma belle, ravissante comme toujours !

Comme toujours.

Jamais « waouh ». Jamais « tu rayonnes ». Jamais « tu as changé ». Ravissante, donc interchangeable.

Louise sourit. Elle maîtrisait la technique : lever légèrement la commissure sans dévoiler les dents pour éviter les rides futures. Sa belle-mère lui avait expliqué ça un jour, comme si c'était un héritage familial : « Souris, mais pas trop. Les rides, c'est le prix de l'enthousiasme. »

Ce geste économisé rejoint la rangée des souvenirs : la mère de Louise qui, elle, souriait en grand, jusqu'à l'excès parfois, et assumait ses rides comme de petites victoires de tendresse sur la vie.

La table était dressée tel un plateau télévisé où ne manquait plus que la musique dramatique. Douze places, douze verres, douze destins... et, pour elle, un fauteuil : celui qu'on occupe en silence.

La nappe, amidonnée à la perfection, accrochait la lumière des spots incrustés. On entendait tinter, d'un bout à l'autre, le ballet froid de l'argenterie. Sur la crédence, un vase rempli de pivoines exhalait trop fort : la beauté, ici, se devait d'étouffer.

Il y avait ce bruit particulier des dîners mondains : des rires brefs, contrôlés, des couverts qui s'entrechoquent comme un code morse, des « ah oui absolument » qui ne veulent rien dire, des regards qui se cherchent, se jaugent, se classent.

Les hommes en chaque coin de la nappe se vautraient dans d'interminables monologues, disséquant la levée de fonds du voisin, la dernière clause d'un contrat savamment dosé d'alinéas et de sous-entendus.

Les conversations s'embrasaient déjà : acquisitions, rachats de start-up, stratégies de croissance.

Louise essayait de ne pas avoir l'air déroutée.

Ce n'était pas simple, car les dernières choses qu'elle avait acquises, elle, c'étaient le nom d'un nouveau

pédiatre à appeler en urgence pour son fils asthmatique... et l'adresse d'une pharmacie de garde, ce qui, objectivement, est une forme de stratégie, mais moins sexy à raconter.

L'odeur du rôti, légère, se mêlait à la tension des murs, à l'amertume du vin un peu trop capiteux servi à la hâte, à l'électricité de la nappe blanche où reposaient, comme des reliques, les couverts d'argent gravés d'initiales étrangères.

Arnaud, lui, rayonnait. Vraiment. Il était à sa place, là.

Comme ces plantes vertes qui ont juste besoin d'un peu de lumière – et de compliments d'une avocate pénaliste pour pousser.

— Je trouve ça fascinant, ce que tu as monté, disait celle-ci en posant une main sur l'avant-bras d'Arnaud, trop familière pour être innocente. Quinze boutiques ! Et encore, tu ne comptes pas celles qui vont ouvrir, je suppose ?

La main, désormais posée comme une aile sur l'épaule, insista à peine, mais laissait deviner l'enjeu : conquérir aussi le centre de la scène intime, pas seulement des affaires.

Louise vit la main. Elle vit le contact. Elle vit le petit frémissement, comme une prise de possession.

Et elle reconnut, très distinctement, cette vieille et stupide sensation : la jalousie. Mêlée à quelque chose d'encore plus humiliant : l'impression d'être hors-jeu, même dans son propre couple.

Elle sentit alors, montant de la poitrine jusqu'au front, une vague de chaleur, la peur soudaine d'avoir déjà tout perdu sans même avoir mené la bataille.

— Je préfère rester modeste, répondit Arnaud avec un sourire modeste qui n'avait absolument rien de modeste.

Louise nota que son mari ne souriait jamais comme ça à la maison, même quand elle lui préparait son plat préféré. À la maison, il souriait « bien », le sourire de routine. Ici, il souriait « grand ». Le sourire de scène. Il irradiait d'une lumière prête à enflammer les jalousies alentour.

Le repas se poursuivit. Louise connaissait les règles : ne pas se resservir la première, rire à bonne distance, ne jamais poser de question trop personnelle, éviter les sujets sensibles, comme « mon rêve à moi ». Elle avalait les plats comme elle avalait les commentaires : sans faire de bruit.

Elle observait les autres, et elle se demandait ce qu'on avait fait de sa vie pour qu'elle devienne cette femme parfaitement présentable... et parfaitement effacée.

Le froid du carrelage sous la nappe se propageait jusqu'à ses genoux. Au loin, on entendait les klaxons d'une avenue embouteillée. Le parfum vanillé du dessert approchait – mais ne la réconcilia pas avec la fadeur du vin et du sort.

Et puis le moment arriva. Toujours le même. Toujours avec la même politesse assassine.

— Et vous, Louise... que faites-vous ?

La question était lancée avec ce ton qu'on emploie pour demander à un enfant : « Tu joues de la flûte ou tu fais du poney ? »

Louise avala une gorgée de vin trop cher.

Elle sentit son cœur se contracter – pas de douleur, non : une crispation. C'était idiot, mais elle avait toujours l'impression de passer un examen oral. Et elle avait la sensation d'arriver sans fiche, sans support, sans droit à l'erreur.

— Je m'occupe de mes enfants... et de la maison, répondit-elle, comme si elle récitait une poésie apprise à l'école.

— Oh mais c'est formidable ! lança l'architecte star. Moi, si je devais gérer tout ça, je ferais un burn-out au bout de quarante-huit heures.

— C'est un vrai métier, renchérit la directrice de fonds.

— Oui, très noble, ajouta la fondatrice de start-up.

Louise sourit.

Ah, les compliments... Ces phrases empaquetées comme des chocolats, mais qui, une fois ouvertes, n'avaient aucun goût.

Des compliments qui vous caressent dans le sens du poil, mais qui vous renvoient surtout au statut de... fonction.

Dans les reflets de la nappe, elle croyait presque lire ses propres regrets.

Des regards se posaient, feutrés, mais avides. On la jugeait de loin, comme si exister hors du bruit était une anomalie presque gênante.

Et puis elle vit Arnaud. Son regard, son air absent, en train d'écouter la pénaliste raconter sa plaidoirie du siècle, il n'avait pas entendu les humiliations déguisées, ou il s'en fichait, ou il s'y était habitué comme elle. Cette fois, quelque chose se fissura, pas la colère, pire : la lucidité.

Cette lucidité sèche qui ne fait pas de bruit, mais qui vous retire un pansement d'un coup.

Le dessert arriva.

Louise posa sa petite cuillère.

Elle sentit le métal froid contre la porcelaine, comme un petit clac qui résonna trop fort dans sa tête.

Camille lui lança un sourire.

— Et alors, ma douce, des projets, des envies ?

Louise sentit son cœur faire un bond.

Et, sans qu'elle ait décidé, sans stratégie, sans calcul, sa voix sortit d'elle-même. Un peu plus grave. Un peu plus ferme. Une voix qu'elle n'entendait plus souvent.

— Oui. Je vais reprendre des études de médecine.

La table se figea.

On aurait dit que la pénaliste venait d'être condamnée à perpétuité, là, sur la nappe.

— Médecine... ? répéta Camille, bouche entrouverte.

— Oui. Médecine. Je voulais être pédiatre.

L'architecte éclata de rire :

— C'est adorable !

Louise planta ses yeux dans les siens. Elle ne haussa pas le ton. Elle ne fit pas de scène. Elle fit pire : elle exprima la vérité, nue.

Sa voix devint aussi froide que le champagne.

— Ce n'est pas adorable. C'est vrai.

Le silence fut total. Même les couverts, d'habitude tellement bavards, se turent.

La pénaliste, pour la première fois de sa vie, n'eut plus rien à plaider.

Arnaud la regarda enfin. Pas de sourire. Pas de soutien.

Juste un air... surpris. Où se mêlaient la peur, l'incompréhension, et quelque chose qu'elle n'avait jamais vu dans ses yeux : l'idée qu'elle pouvait exister ailleurs que dans son ombre.

En sortant du dîner, Arnaud lâcha :

— T'étais obligée de dire ça ?

Louise sentit, très distinctement, qu'« obligée » voulait dire : « Tu as oublié ton rôle. »

Et elle sentit aussi, très distinctement, qu'elle venait justement de le retrouver.

— Obligée, non.

Elle marqua une pause, ouvrit la portière de la voiture, l'air de dehors lui fouetta le visage, comme une permission.

— Mais j'étais obligée de le penser.

Cette nuit-là, Louise ne dormit pas, non pas parce qu'elle avait été blessée, non pas parce qu'elle avait été jugée, mais parce qu'elle venait de redevenir elle-même, elle n'était plus en train de passer un examen, elle venait d'en réussir un.

2

Avant que tout ne s'arrête

AUTOUR D'ELLE, l'appartement s'enfonçait dans le silence bleu-noir de Paris, la ville digérait son agitation à pas feutrés et, dehors, un souffle de vent claquait parfois contre la baie vitrée du salon, comme une question sans réponse.

Elle resta allongée sur le dos, les yeux ouverts, à fixer le plafond comme s'il allait lui répondre.

Elle connaissait chaque détail de ce plafond : la microfissure près de l'angle, la trace presque invisible laissée par un ancien dégât des eaux, l'ombre ovale de la suspension choisie par Arnaud parce qu'elle était « très design » et qu'il fallait toujours que les choses soient très design chez eux, même quand personne ne les regardait.

L'ombre dessinait la forme inerte d'un animal domestique, une présence silencieuse : rien ne bougeait,

sauf la pulsation sourde de son cœur battant trop vite dans la poitrine.

Arnaud, lui, dormait déjà.

Il dormait avec cette assurance tranquille des hommes qui estiment avoir clos un sujet. Un sommeil franc, bruyant même, ponctué de petits ronflements réguliers, comme s'il signait un contrat invisible avec la nuit : tout va bien.

Louise remarquait le léger soulèvement de son épaule sous la couette, le souffle presque content du dormeur qui croit sa mission du soir accomplie, comme si tout pouvait encore se résoudre par une bonne nuit prise à pleines mains.

Avant de s'endormir, il avait résumé la soirée en trois phrases, sans lever les yeux de son téléphone :

— Tu les as surpris. Tu t'es un peu ridiculisée. Mais bon, on les reverra, ce n'est pas grave.

On les reverra.

Louise avait senti, à ce moment-là, que quelque chose se décalait. Pas une dispute. Pas une colère. Un léger glissement intérieur.

On les reverra. Comme si, l'essentiel, c'étaient eux. Comme si le problème, ce n'était pas ce qu'elle venait de dire, mais l'effet que ça avait produit sur des gens qu'elle ne reverrait peut-être même plus dans quelques années. L'air, dans la chambre, avait changé de densité ; il pesait, doux mais épais, mélange de lessive rassurante et d'une imperceptible angoisse de vivre pour les attentes des autres.

Lui, il s'en remettrait.

Il avait cette capacité remarquable de passer rapidement à autre chose.

Il appelait ça du pragmatisme. Elle, non. Elle appelait ça de l'aveuglement.

Allongée dans le noir, Louise sentit une porte s'entrouvrir en elle. Une porte qu'elle avait condamnée depuis longtemps, à coups de phrases raisonnables, de décisions mûres, de compromis adultes. Devant cette porte, elle avait empilé des « plus tard », des « ce n'est pas le moment », des « avec des enfants, c'est impossible », des « soyons réalistes ».

À force, ces phrases étaient devenues des meubles lourds. Et derrière, quelque chose poussait encore, comme une braise lente sous la cendre du quotidien.

De l'autre côté, il y avait une fille. Dix-huit ans. Lycée Louis-le-Grand, mention très bien. Le regard droit. Et des parents vivants. Elle se revit, juste avant que tout ne bascule. Elle se souvint du goût du matin sur les boulevards, du crissement de ses chaussures de lycéenne sur les pavés, de la légèreté bourgeoise du XVI^e arrondissement, et de ce sentiment de toute-puissance naïve qu'offre la jeunesse entourée.

À dix-huit ans, Louise pensait que le monde était une gigantesque promesse. Pas une promesse abstraite, non, quelque chose de concret, presque palpable.

Elle avait travaillé dur, elle avait réussi, et elle avançait avec cette certitude magnifique : si je m'en donne les moyens, j'y arriverai. Elle avait réussi son bac avec une moyenne que ses professeurs annonçaient à voix basse, comme si la note était confidentielle, presque dangereuse.

À Louis-le-Grand, un compliment est une économie de mots.

Quand on vous dit « c'est bien », ça signifie : « Vous êtes sérieuse, intelligente, et on ne s'inquiète pas pour vous. »

Dans les couloirs aux murs tapissés d'affiches écaillées, elle ressentait l'énergie sèche de l'élite, la tension des meilleures copies, ce parfum de livres neufs brassés à la hâte dans des cartables trop lourds.

Sa mère, Lydie, avait pleuré en voyant les résultats.
Pas de tristesse. Des larmes de trop-plein.

Sa sœur, Hanna, plus jeune qu'elle d'à peine deux ans, la regardait avec admiration et interrogation : pourrait elle faire aussi bien ?

La mère de Louise pleurait quand quelque chose était trop beau : un air de musique, un film, un plat réussi, un regard de son mari, ou un dix-sept sur vingt en physique. Un châle flottait sur ses épaules. La lumière du matin, douce, glissait sur ses joues, soulignant les sillons de la joie, le bonheur insensé d'une mère fière.

— Tu vas faire médecine, ma fille, répétait-elle. Tu vas être un grand médecin. Et belle, en plus. Tu vas sauver des bébés avec du mascara.

Louise riait, un peu gênée, mais elle adorait cette phrase. Elle y entendait tout : l'ambition, l'amour, la fierté, l'idée qu'on pouvait être sérieuse sans renoncer à soi.

Le parfum capiteux de sa mère, un mélange de lavande, de talc et de fatigue heureuse, l'enveloppait. Franck, son père, plaisantait, mais avec cette fierté qu'il ne cherchait même pas à dissimuler :

— Médecine, très bien. Mais si tu peux aussi guérir ma sciatique, je te construis une clinique à ton nom.

Elle levait les yeux au ciel, mais intérieurement elle rayonnait. Elle aimait leur fierté. Elle aimait l'idée qu'ils la regardent comme quelqu'un qui allait faire quelque chose de sa vie. Cette lumière, cette espèce d'attente calme dans le regard d'un parent, donne au monde entier la sensation d'être à une place taillée sur mesure.

Le dernier souvenir vraiment heureux qu'elle gardait d'eux, c'était cette soirée-là.

L'appartement, discret, niché dans l'ouest parisien, avait été transformé pour l'occasion. On avait poussé

les meubles comme si l'avenir avait besoin de place. Des guirlandes lumineuses avaient été accrochées « pour l'ambiance ». Le champagne coulait trop vite. Les rires débordaient – ces rires qui tiennent plus du soulagement que de la célébration, où chaque éclat semble un geste pour conjurer les ombres du futur.

On respirait le parfum de la maison propre, le velouté du bois ancien et le cuir craquant des vieux fauteuils.

— On fête ton bac, avait dit son père.

— On fête ton futur, avait ajouté sa mère.

Louise circulait entre les invités avec un bol de chips et un verre de jus d'orange, comme une reine distraite, pas tout à fait consciente de son propre couronnement. La nappe blanche volait derrière elle, ses cheveux riaient dans la lumière. La rumeur chaleureuse des voix aimées montait comme une bulle de savon. Ce soir-là, le futur était simple. C'était un long couloir lumineux. Au bout, une blouse blanche, des enfants à rassurer, des nuits courtes, du café tiède, et cette fatigue heureuse des gens utiles.

Puis il y eut le mardi.

Un mardi banal. Un mardi qui n'avait rien demandé à personne. La météo était grise, le ciel chargé d'une langueur patiente, comme s'il s'était mis d'accord avec le destin pour effacer toute joie trop vive.

Son père était parti tôt. Sa mère avait oublié son parapluie.

— Tu vas attraper la mort, avait lancé Louise.

— On ne meurt pas d'une douche, avait répondu sa mère en riant.

Il y avait dans ce rire une musique très ancienne, un petit air oriental venu d'une enfance qu'elle évoquait souvent, la main sur le front.

Le soir, le téléphone avait sonné.

— Mademoiselle Oren ? Police nationale...

Le reste s'était effondré. Les mots existaient encore, mais ils ne formaient plus un ensemble cohérent. Collision de la voiture de ses parents qui rentraient d'un dîner. Choc frontal. Tentative de réanimation. Malheureusement.

Ce mot-là. « Malheureusement ».

Un mot poli pour une fin du monde. Louise s'était retrouvée assise par terre sans se souvenir comment. Le corps avait lâché avant l'esprit. La moquette grattait son genou, le silence était plus profond que le cri de l'ambulance.

Sa sœur la regardait.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

Louise n'avait pas répondu. Elle avait tendu le combiné, comme on tend un objet brûlant. Les murs vacillaient, le temps s'étirait, le souffle du frigo paraissait une tempête dans l'appartement devenu étranger.

Après, des jours sans pouvoir parler, à se mouvoir comme des automates étranglés par les sanglots. La chambre mortuaire. Les discussions absurdes. Les adultes qui parlaient de papiers quand elle aurait voulu qu'ils se taisent. Les draps froids de la chambre silencieuse, l'odeur âcre de l'antiseptique et des fleurs fanées, les spasmes inavoués au creux du ventre chaque fois qu'un oncle ou une tante murmurait : « On va s'occuper de vous. »

Et puis Rachel était arrivée. Leur grand-mère. Celle qui sentait la fleur d'oranger, une fragrance qui semblait s'échapper non seulement de ses vêtements mais de sa peau elle-même, imprégnée au fil des années. Lorsque vous pénétriez dans son monde, c'était la première chose que vous remarquiez : cette douce odeur

rassurante, délicatement sucrée, qui vous enveloppait comme une couverture chaude. Elle trouvait son chemin à travers les tons de sa voix, se dispersant dans les pièces de sa maison chaleureuse comme une note persistante de réconfort.

Elle était cette femme qui disait « mes trésors » même quand elle les grondait, transformant la moindre remontrance en une déclaration d'affection indéfectible. Ses mots, faits de soie et de force, tissaient un cocon protecteur autour de Louise et de sa sœur, une étreinte verbale qui ne les lâchait jamais vraiment. « Mes filles ». Pas « mes petites-filles ». « Mes filles ». Chaque fois qu'elle prononçait ces mots, c'était avec une certitude qui abolissait les générations intermédiaires, créant entre elles un lien direct, puissant et intemporel.

Elle les avait serrées fort, suffisamment fort pour leur insuffler courage et résilience, pour porter le choc avec elles. Ce choc-là, celui de quitter l'appartement où leurs rires juvéniles avaient résonné, où chaque recoin était chargé de souvenirs d'enfance, pour s'installer dans ce nouveau cadre, celui de leur grand-mère. Cette transition était à la fois douce et déconcertante : devoir s'adapter à un nouveau quartier, changer le décor quotidien de leur routine – chaque angle de rue encore inconnu, chaque visage croisé encore étranger.

Louise, qui venait d'avoir son bac, avait envisagé, l'espace d'un instant, la liberté fugace de s'installer seule, d'explorer une indépendance qui l'appelait timidement. Elle imaginait un petit studio, un espace à elle, où elle pourrait laisser ses livres s'empiler sans recevoir le moindre blâme. Mais le regard profond, et imperturbable, de Rachel, et cette maison qui offrait une chambre baignée d'une douce lumière filtrée par des rideaux pastel, cette chambre qui deviendrait la leur, avait résonné

dans le cœur de Louise. C'était la chambre d'enfance de leur mère. Les murs semblaient murmurer des histoires anciennes, des récits paisibles, inaltérables.

S'installer ici, c'était aussi se glisser sous l'aile protectrice de Rachel, une aïeule dont l'amour coulait comme une rivière apaisante, prête à accueillir toutes ses rêveries et ses tourments silencieux. Tandis qu'elle s'immergeait lentement dans cet espace, elle comprenait que ce moment, bien que ponctué par le deuil d'une certaine liberté, n'était nullement une fin. C'était un commencement, entrelacé et réconfortant, éternellement présent. Et puis elle voulait rester auprès de Hanna, sa petite sœur, qui avait encore besoin de ce cocon.

Les bras de Rachel étaient secs et durs, la teinte de sa peau, une promesse d'un autre monde, celui du Maroc, du soleil, de l'insouciance d'avant.

— Vous allez venir chez moi. L'appartement familial attendra. Vous, non.

C'est là que tout avait commencé autrement, dans ce chaos tenu à bout de bras. La première nuit chez Rachel, Louise comprit deux choses essentielles.

La première, c'est qu'on pouvait pleurer jusqu'à ne plus avoir de larmes. Pas le chagrin d'enfant, celui qui mouille les yeux et fait dire « ça va aller ». Non. Le chagrin brut. Celui qui vous vide. Celui qui laisse la bouche sèche, la tête lourde, le corps étranger à lui-même. Dans ce repaire nocturne forcé, elle comprit la deuxième chose essentielle : les silences pouvaient être plus éloquents que tous les mots jamais prononcés. Rachel, forte de leur complicité passée, savait écouter avec une profondeur que seules les blessures répétées permettent d'offrir.

Ses actes, empreints d'un amour silencieux et résolu, transpiraient une délicatesse qui ne compensait pas

les pleurs, mais offrait quand même un berceau d'accueil timide et sécurisant.

Rachel était la mère de leur mère. Une femme forte, ancrée dans sa petite maison où le temps semblait s'être arrêté quelque part entre deux générations. Avant le décès, les visites chez elle étaient fréquentes ; les moments partagés se répétaient presque toutes les vacances, étalées sur des années que bordaient tout ce qu'une grand-mère pouvait apporter de câlins, de plats mijotés succulents, de photos de leur mère insouciante et belle à tous les âges, et de souvenirs d'enfance colorés et tellement précieux. Elles se voyaient toujours et n'avaient nul besoin d'attendre une occasion pour cela, un quotidien qui tisse les liens au fil des jours. Louise se souvenait du parfum subtil mais indélogeable du linge fraîchement repassé les après-midi où Rachel jouait à la grand-mère modèle, racontant des histoires avec la voix douce des contes endormis. Elle leur avait offert des instants de paix, mais toujours pétris d'une solennité qui la distinguait des autres, une rigueur câlinée par sa voix rocailleuse de tendresse. Il n'y avait pas de meilleur refuge que son chez-elle quand le monde s'écroulait.

Cette première nuit, le chagrin était venu la trouver, rampant insidieusement pour remplir tout l'espace, transformant la chambre en une mer agitée et sombre. Ce chagrin que la nuit épaissit, et qui se transforme en une marée silencieuse, submergeant jusqu'au bout des doigts. Louise se sentait perdue, comme flottant entre les ombres des souvenirs trop pesants et la sensation palpable d'une réalité qui commençait à peine. Elle contenait son chagrin pour ne pas que sa sœur l'entende et comprenne qu'elle était dévastée.

Elle sentit ses joues poisseuses de sel, ses tempes battant sous l'oreiller trop ferme, souvenir de toutes